

Hwang Sok-yong

Militant pour la démocratie et le rapprochement avec le Nord, le Sud-Coréen a plusieurs fois connu la prison. Écrivain, il mêle avec talent son combat politique à l’imaginaire culturel du pays : « Princesse Bari » en témoigne

Le chaman engagé

PHILIPPE PONS
ENVOYÉ SPÉCIAL À SÉOUL

L’écriture de la vieillesse... La phrase est restée en suspens. Elle était venue naturellement, comme par inadvertance, au détour de la conversation. Hwang Sok-yong, le romancier coréen le plus connu à l’étranger et l’un des plus lus dans son pays, a 70 ans. En l’entendant, il a souri. « Je suis un “idéaliste-réaliste”. Je ne pense pas, contrairement à Edward Said, qui parlait de “style tardif”, que, les années passant, on devienne plus tolérant ou plus sage. Mais ce que l’on vit, on le vit avec plus de profondeur. On distingue mieux l’essentiel du contingent dans un réflexe constant de mise en perspective. » Avec l’âge, poursuit-il, « on cherche à s’approcher de quelque chose de plus universel que le combat politique, ou du moins on l’aborde autrement ».

Des combats politiques, Hwang Sok-yong en a mené et en mène encore. Il a fait activement campagne contre Park Geun-hye, fille du dictateur Park Chung-hee (1962-1979), avant de vivre, dit-il, une « éclipse mentale » après l’élection de celle-ci à la présidence, en décembre 2012. Engagé, l’écrivain l’a été par destinée plus que par choix. « Par la force des choses », constate-t-il.

Comment ne pas l’être en vivant dans une Corée meurtrie par la division qu’imposèrent les grandes puissances au lendemain de la défaite du Japon, en 1945, et dont les deux parties sont depuis dressées l’une contre l’autre ? Comment ne pas l’être dans une Corée du Sud longtemps maintenue sous la chape des dictatures militaires ? Hwang Sok-yong aurait préféré vivre dans un contexte plus paisible, libre d’écrire et de parler de la vie quotidienne. Mais lui était impossible de rester indifférent : il a traité « les sujets qui s’imposaient ». Dans cet engagement auquel il n’a pu se dérober, il a perdu bien des petits et des grands bonheurs, comme le héros de son roman, largement autobiographique, *Le Vieux Jardin* (Zulma, 2005). Il a été incarcéré à plusieurs reprises pour motifs politiques.

Hwang Sok-yong s’inscrit dans une longue lignée d’écrivains coréens qui, comme lui, ont lutté pour des idées, des causes qu’ils estimaient justes. Il côtoie ces jours-ci quotidiennement ces pairs en travaillant à une anthologie commentée des

Parcours

1943 Hwang Sok-yong naît en Mandchourie sous occupation japonaise.

1964 Premier séjour en prison sud-coréenne, pour motifs politiques.

1970 Il publie *Monsieur Han*, son premier roman (Zulma, 2002).

1985 Deuxième séjour en prison, pour avoir cosigné un livre sur le massacre de Kwangju (1980).

1989-1993 Il vit en exil après une visite illégale en Corée du Nord.

1993 De retour en Corée du Sud, il est emprisonné jusqu’en 1993.

2000 *Le Vieux Jardin* (Zulma, 2005).

cent meilleures nouvelles de Corée depuis les années 1920. C’est-à-dire l’époque où la Corée venait de vivre un grand moment de son histoire : un vaste élan d’opposition au joug colonial japonais en place depuis dix ans, à la suite de la déclaration d’indépendance des organisations patriotiques, le 1^{er} mars 1919. Celle-ci avait donné lieu à une manifestation non violente dans le centre de Séoul, 5 000 rassemblements à travers le pays réunissant 2 millions de personnes. La répression fut brutale (près de 7 500 morts et 15 900 blessés). La colonisation japonaise devait durer jusqu’en 1945.

Relire la littérature de son pays, afin de constituer cette anthologie, est « émouvant » pour Hwang Sok-yong : il renoue les fils d’une histoire qui conditionne le présent de la péninsule coréenne et il rassemble des témoignages d’écrivains qui, en leur temps, comme lui par la suite, ont souffert de l’oppression et payé leur liberté de parole d’années en prison. Ces écrivains, dit-il, qui ont été secoués par les débats idéologiques et ont connu l’oppression, la pauvreté, la division du pays et le drame d’une guerre fratricide (1950-1953), étaient souvent à la fois talentueux et courageux. Hwang Sok-yong a toujours défendu la cause des écrivains ; c’est l’une des raisons pour lesquelles il est respecté de la jeune génération.



BASSO CANNARSA/OPALE

Son œuvre reste certes liée à l’histoire contemporaine, mais elle tend à s’inscrire désormais dans un temps qui transcende les époques. Cette épaisseur du temps, ce retour du même, ce cycle de la souffrance et des espoirs dont seul change le contexte historique, il les rend en entrelaçant ancestrales légendes populaires coréennes et monde moderne. Par bribes, elles s’insinuent dans ses récits. C’est le cas de *Princesse Bari*, dramatique odyssée d’une

Le romancier renoue les fils d’une histoire qui conditionne le présent de la péninsule coréenne

jeune réfugiée de Corée du Nord qui arrive en Grande-Bretagne après un voyage à fond de cale dans un cargo de marchands d’immigrés. Bari, l’héroïne, porte le même nom qu’une légendaire princesse abandonnée et précipitée dans la mer.

Comme l’héroïne de *Shim Chong*, fille vendue (Zulma, 2010), autre transposition d’une légende (destinée, celle-ci, à évoquer la migration des Asiatiques vendues à des marchands de femmes à travers la région à la fin du XIX^e siècle), Bari est une fugitive. « Princesse Bari est en quelque sorte une suite de Shim Chong : un nouveau flux migratoire de femmes à travers le monde, dit l’auteur. L’histoire se situe dans un contexte contemporain, mais ce n’est pas un livre politique. »

A la légende, le romancier ajoute cette fois une autre trame du temps long de la mentalité coréenne : le chamanisme. Il y avait déjà eu recours dans *L’Invité* (Zulma, 2004), construit comme un rite chamanique. D’origine ouralo-altaïques, ces pratiques restent profondément enracinées dans une société en surface hypermoderne et matérialiste : elles font partie de l’architecture de l’esprit local. Après avoir été persécuté comme une superstition, le chamanisme a été élevé au Sud au rang d’« héritage culturel immatériel ». Bien que ses rites soient interdits au Nord, il y est encore pratiqué clandestinement.

Comme beaucoup de chamans qui héritent du don de voyance de leur mère ou aïeule, Bari doit le sien à sa grand-mère. Il

lui permet de quitter son enveloppe corporelle, malmenée, torturée, pour laisser son esprit vagabonder, même dans les pires moments, comme durant ce voyage à fond de cale ou l’incendie qui ravage une forêt en Corée du Nord – provoqué par les cultures sur brûlis au cours de la famine du milieu des années 1990. Deux des passages les plus forts du roman, scandés par les échos de la légende de la princesse partie à la recherche de « l’*élixir de la vie* ».

Mais celui-ci n’existe pas : c’est dans l’épreuve que l’on en trouve la source. Bari découvre que l’« *élixir de vie* », c’est cette eau qu’elle puise chaque jour pour faire cuire son riz, et que c’est dans le quotidien que l’on peut trouver l’harmonie et la paix.

La traversée de l’enfer donne-t-elle à ceux qui l’ont endurée le pouvoir de guider vers le royaume les âmes errantes des défunts, et celui de comprendre les souffrances des vivants ? Les chamans, qui ont la capacité d’entrer en relation avec les morts, d’exorciser le mauvais sort, d’apaiser les rancœurs et de soulager les détreffes semblent voguer entre ce bas monde et l’au-delà. Ce don sauvera Bari.

Abandonnée comme le fut la légendaire princesse, elle se découvre confrontée à l’indifférence du reste du monde à l’égard du peuple nord-coréen. Là, Hwang Sok-yong redevient l’écrivain engagé qu’il a toujours été. « Je suis le premier écrivain sud-coréen qui a pris pour thème central d’un roman la question des migrants de Corée du Nord. Bari est la métaphore de la Corée du Nord abandonnée. Sa destinée sonne comme un appel au secours, en écho à toutes ces voix, qui se sont éteintes, des morts de faim. Nous aussi, Coréens du Sud, nous sommes responsables des enfants qui meurent au Nord : chaque année, nous jetons pour 15 millions de dollars de denrées alimentaires non consommées. Les premières victimes des embargos sont les populations, non les dirigeants. Quelle leçon de démocratie pouvons-nous donner ? »

L’odyssée de Bari est « un cri », dit-il, celui d’une enfant puis d’une jeune femme prise dans la tourmente de ces fuites éperdues de migrants – dont il ne faut pas que l’écho se perde. ■

PRINCESSE BARI (Baridegi), de *Hwang Sok-yong*, traduit du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet, Philippe Picquier, 254 p., 19 €.

Fuir la misère et l’oppression

IL ÉTAIT UNE FOIS une princesse abandonnée... Selon la légende, la septième fille d’un roi privé de descendance mâle fut jetée à la mer. En quête de l’*élixir de vie*, elle devint une divinité chamannique de la compassion, apaisant les âmes des défunts retenus dans les affres du monde intermédiaire, et les aidant à passer dans l’au-delà pour y trouver la sérénité... Hwang Sok-yong a transposé ce conte de nos jours, pour évoquer le dramatique destin des réfugiés, de ceux qui fuient la misère, l’oppression. Née en Corée du Nord, Bari, bercée par les légendes que lui racontait sa grand-mère, va connaître l’horreur ; non pas celle de l’au-delà, comme la princesse abandonnée, mais celle d’un monde bien réel : la famine du milieu des années 1990, la perte de sa famille, la répression policière et la fuite vers la Chine, puis un effroyable voyage à fond de cale vers la Grande-Bretagne. Le récit de son périple en enfer est tissé de bribes de la légende qui peuplent ses rêves et ses visions.

Fruit d’une enquête menée par le romancier le long de la frontière sino-nord-coréenne, et de nombreuses rencontres avec des réfugiés, le roman est ancré dans une tragique réalité, mais l’auteur ne traite pas, comme par le passé, d’une situation qu’il a vécue.

« Avec la démocratie, il n’y a plus de sujets à prendre à bras-le-corps », affirme-t-il. Cependant, « l’injustice demeure, et il faut la dire ».

Princesse Bari n’est sans doute pas le meilleur livre de Hwang Sok-yong : il lui manque la tension romanesque des précédents. En dépit de certaines faiblesses – notamment celles du dernier chapitre, lorsque le destin de Bari se dissout dans celui des émigrés de Londres –, l’écrivain y fait preuve une fois encore d’un talent de conteur qui emporte le lecteur. ■ Ph. P.

Extrait

« C’est une petite embarcation dotée, à la poupe, d’un habitacle pas plus grand qu’une hutte. Dans une citerne à fond de cale – le plafond est si bas qu’à peine peut-on y tenir assis – s’entassent les poissons qu’on vient de pêcher. Mais j’y vois aussi des formes humaines qui remuent – des adultes et des enfants, par dizaines... Les vagues fouettent les bordages, balaient le pont, plongent dans la cale. Les séquestrés tentent de s’échapper en rampant. Les matelots les repoussent vers le fond à coups de pied et referment la trappe qu’ils cadenassent au-dessus de leurs têtes. Après la tempête, le soleil caresse la mer. J’aperçois au loin la chaîne de montagnes d’un pays étranger. De la citerne aux poissons, les matelots tirent des

corps et les jettent à la mer, où ils flottent au gré des vagues.

Une plage dans un pays étranger. Un bateau échoué, gisant sur des hauts-fonds. Des caisses de légumes flottent alentour. Un grand navire approche. Des hommes en uniforme pénètrent dans l’embarcation sinistrée. Ils ouvrent les caisses. Ils y trouvent des corps gisant entre des tomates et des choux.

Des humains à demi asphyxiés dans l’obscurité d’un conteneur. Visage en gros plan d’une femme en train de griffer la paroi de ses ongles. Ils sont nombreux à se presser contre la porte. Ils tentent de trouver un peu d’air, s’affaissent entre les cageots. »